

buch der Lateinischen Literatur der Antike. La cinquième section contient le commentaire de ces fragments en regroupant les informations par rubriques, selon la matière disponible : le nom, le lieu de naissance, la vie, le caractère, la mort... La sixième partie fournit la bibliographie. On n’y trouve pas l’ouvrage de L. Holtz, *Donat et la tradition de l’enseignement grammatical. Étude sur l’Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle) et édition critique*, Paris, 1981 [2010]. On peut regretter qu’un instrument de travail de cette qualité, qui rendra de grands services aux spécialistes de la littérature latine, ne soit pas doté d’index.

Bruno ROCHETTE

Jacqueline CHAMPEAUX, *Arnobe : le combat Contre les païens. Religion, mythologie et polémique au III^e siècle ap. J.-C.* Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 438 p., 8 ill. en couleur. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 23). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56953-6.

Pour l’étude du *Contre Les Païens* d’Arnobe, une œuvre d’une importance capitale pour la compréhension de la littérature apologétique chrétienne, il n’y a pas de meilleur *vade-mecum* que ce volume – tout comme il n’y avait pas de meilleur cicéron ces dernières années que la très regrettée Jacqueline Champeaux. De son premier volume sur la déesse *Fortuna* (1982) à son travail d’édition d’Arnobe, publié à titre posthume dans la CUF (2021), l’auteurice était un modèle de la manière dont la maîtrise d’un vaste domaine de connaissances et de documentation pouvait être mise au service de lectures novatrices de textes anciens à la frontière de l’étude littéraire et religieuse. Nommée professeur à l’Université de Paris Sorbonne en 1999, elle était non seulement une érudite et éditrice prolifique de textes anciens, mais aussi une entrepreneuse de savoirs par sa direction de la *Revue des Études Latines*. Dans cet ouvrage, l’auteurice produit ce qui s’apparente à une encyclopédie du monde du savoir, du culte et de l’apologétique à la fin du III^e et au début du IV^e siècle de notre ère, en s’appuyant principalement sur un commentaire et une paraphrase de l’œuvre d’Arnobe. Les index aideront les lecteurs et lectrices à trouver les nombreux objets, cultes et divinités étudiés par l’auteurice. L’argument central de l’ouvrage est que nous devrions prendre Arnobe au sérieux en tant qu’écrivain (cet ouvrage aurait pu également s’intituler *Structure et rhétorique dans le Contre les païens d’Arnobe*), et, deuxièmement, en tant que semi-théologien – ou, du moins, en tant que représentant de certaines habitudes de pensée qui, si elles n’étaient pas nécessairement répandues de cette manière parmi les autres ex-païens mécontents de l’époque d’Arnobe (pour son paganisme d’antan, voir p. 373-374), faisaient alors partie de l’horizon du possible. Toutefois, pour percevoir le style et la pensée distinctifs qui sous-tendent cette œuvre, il faut un effort et un entraînement particulier. L’œuvre d’Arnobe est longue, son style est effusif et parfois rébarbatif, son éventail de références est remarquablement large, et son utilisation (ou mauvaise utilisation) des sources antérieures (en particulier Clément) fait l’objet d’un débat scientifique important ; par conséquent, il n’est pas toujours facile, à la lecture de l’œuvre d’Arnobe, de comprendre ce qui est le plus novateur dans son texte, de saisir ce qui, à un moment donné, a suscité son ire, et de décrypter les enjeux des attaques souvent tendancieuses des apologistes. Ce dont nous avons besoin, c’est d’un guide, capable d’éclairer ce qu’Arnobe doit à Virgile et à Varron, ce qu’il doit (le cas échéant) à

Cornelius Labeo et à Clément, et, surtout, ce qu'Arnobe a pu vouloir dire lorsqu'il s'est référé à des cultes spécifiques. En joignant les synthèses de l'œuvre d'Arnobe en italien (Fabio MORA, *Arnobio e i culti di mistero. Analisi storico-religiosa del V libro dell'Adversus Nationes*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1994) et en anglais (Michael B. SIMMONS, *Arnobius of Sicca. Religious Conflict and Competition in the Age of Diocletian*, Oxford, Clarendon Press, 1995), Jacqueline Champeaux fournit dans ce volume tout cela et plus encore, et de manière à faire de cet ouvrage une contribution utile à l'étude de la religion romaine en général, mais aussi une mine d'interventions passionnantes sur diverses questions de recherche qui seront utiles aux chercheurs sur l'Antiquité et l'Antiquité tardive. L'une des questions les plus importantes que Jacqueline Champeaux cherche à résoudre est celle de l'originalité d'Arnobe. En plus de reprendre certains de ses arguments antérieurs en faveur de l'élimination de Cornelius Labeo comme source intermédiaire nécessaire (p. 194), Jacqueline Champeaux nous montre à maintes reprises les endroits où Arnobe développe des récits que l'on peut trouver dans le grec de Clément, mais qui, dans cette expansion, font quelque chose de très nouveau. Parfois, cela permet à Arnobe de faire une incursion dans les modes de pensée et de vie grecs (p. 108), parfois cela lui permet d'être beaucoup plus explicite que ses sources, avec son penchant pour l'excès rhétorique et les éléments de son style qu'il tire de la littérature de l'invective, ce qui lui permet d'avoir toute latitude d'imagination dans la description des vices païens et des incohérences morales. Souvent, note-t-elle, Arnobe établit des liens entre deux ou plusieurs histoires ou éléments d'histoire qui étaient séparés dans ses sources ; là où certains chercheurs ont vu dans ces décisions une confusion, Jacqueline Champeaux y voit une stratégie, celle de la réduction des arguments de ses adversaires « au plus trivial et au plus obscène » (p. 124). Même lorsqu'Arnobe suit Clément plus ou moins à la lettre, il y a généralement un changement, non pas par un quelconque lapsus, mais avec un but, même si ce but reste implicite, comme lorsqu'Arnobe cite une ligne de Clément pour ensuite ignorer la mention des démons par le Grec (p. 159) : pour des raisons pleinement explorées plus loin dans cet ouvrage (p. 357-366), Arnobe, de façon surprenante pour un penseur du III^e siècle de notre ère, mais pleinement cohérente avec sa vision du monde telle que décrite par Jacqueline Champeaux, s'intéresse très peu aux démons. Un cas encore plus extrême se présente dans le récit qu'Arnobe fait de l'histoire d'Attis, où Clément rougit de fouler le sol : trop discret pour traiter, ou peut-être même pour imaginer, certaines scènes, Arnobe les attaque, encore et encore, « sans pudeur » (p. 228) ; comme l'écrit encore Jacqueline Champeaux, à propos du pouvoir d'invention de l'apologiste, « Arnobe a de l'imagination, l'élève peut dépasser le maître » (p. 228). C'est dans de telles démonstrations que la critique des sources rencontre la critique littéraire et l'histoire des religions, et montre combien ces recherches doivent être interconnectées. D'autres critiques de cet ouvrage se sont focalisées sur ses interventions dans l'étude de la religion et sur des points particuliers du culte, mais ce que des moments comme celui-ci montrent, c'est que, pour Jacqueline Champeaux, Arnobe doit être lu autant comme un rhéteur, comme un artiste littéraire baroque, que comme un théologien, un penseur ou même un critique du culte. Les développements de Jacqueline Champeaux sur la texture littéraire de la rhétorique d'Arnobe sont, à cet égard, passionnants. Ainsi, elle montre que la présentation par Arnobe de la querelle des cinq Minerves est une sorte d'œuvre théâtrale, jusqu'aux décors, aux divisions de

la scène, et même au placement des orateurs sur notre scène mentale, illustré par un schéma utile. Personne ne lira Arnobe de la même façon après avoir lu cette démonstration magistrale (p. 207-211), et après avoir réfléchi aux implications de sa mise en scène et de ses sources possibles chez Apulée, l'ensemble de cette analyse constituant un modèle pour la recherche des structures profondes, non seulement chez Arnobe, mais aussi chez d'autres apologistes extravagants de l'époque, pour lesquels, pour citer le *Hamlet* de William Shakespeare, « Though this be madness, yet there is method in 't ». L'œuvre d'Arnobe ne montre peut-être pas qu'il est un homme ouvert au dialogue – certainement pas lorsqu'il s'agit d'un dialogue cicéronien, comme le *De natura deorum*, qui se termine sur une note aporétique concernant la nature du divin (p. 378). Mais ce qui est fascinant dans l'œuvre d'Arnobe, c'est la manière dont on le voit clore l'un après l'autre les différents champs de dialogues de l'Antiquité, les différents points d'indétermination, les espaces de multiplicité que les antiquaires et les poètes avaient depuis longtemps ouverts et questionnés : dans ce seul livre, on voit se créer, pour reprendre le titre d'un riche ouvrage collectif dirigé par Simon Goldhill, *The End of Dialogue in Antiquity* (Cambridge, Cambridge University Press, 2009). Et pourtant, plus que cela, on peut voir que le dialogue n'est pas tout à fait terminé, du moins pas le dialogue avec lui-même : en plus de montrer qu'Arnobe retravaille ses diverses sources chrétiennes et païennes à des fins nouvelles, elle suggère également qu'Arnobe a tenté de retravailler ses propres écrits, notamment à travers ces parties du septième livre qui, dans l'esprit de Jacqueline Champeaux, représentent des fragments inachevés qui reviennent sur un thème qu'Arnobe avait déjà traité auparavant : l'embarras d'un dieu comme Jupiter qui répand la peste parmi des Romains innocents pour un crime dont ils ne sont pas responsables (p. 324 ; cf. p. 51-60). Nous nous demandons ce qu'Arnobe aurait pu dire à un interlocuteur païen qui aurait souligné la souffrance de personnes apparemment innocentes dans la Bible. Un tel dialogue aurait-il même été possible ? Comme le montre Jacqueline Champeaux, la réversibilité de certaines attaques d'Arnobe ne lui échappait pas, et il s'efforçait à l'occasion de les réfuter (p. 154 ; cf. Index Général s.v. Christ) ; d'autre part, comme elle le note, « Arnobe n'est pas grand théologien. Il est plus à l'aise sur le terrain de la polémique que sur celui de la réflexion ». Elle conclut : « Mais c'est un rhéteur qui, dans le débat, sait faire illusion » (p. 155). Et c'est ce pouvoir de tisser des illusions qui transparaît surtout dans le traitement d'Arnobe par cet ouvrage. En ce sens, le travail de Jacqueline Champeaux continuera d'être indispensable pour saisir une période cruciale dans le développement culturel, religieux et fondamentalement littéraire du christianisme en Occident.

Aaron J. KACHUCK

Franziska C. EICKHOFF, *Muße und Poetik in der römischen Briefliteratur*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2021. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-354 p. (OTIUM. STUDIEN ZUR THEORIE UND KULTURGESCHICHTE DER MUBE, 15). Prix : 79 €. ISBN 978-3-16-159958-3.

Cet ouvrage, issu d'une dissertation doctorale de Freiburg/Brigau (2017), veut illustrer le lien entre lettre, poétique et loisir à travers l'étude de trois ensembles épistolaires romains : Cicéron (950 lettres, écrites entre 68 et 43 av. J.-C. et divisées en quatre *corpora*), Sénèque le Philosophe (124 *Epistulae ad Lucilium* réparties en 20 livres,